

ISMAIL KADARÉ

L'HIVER  
DE LA GRANDE  
SOLITUDE

*Roman traduit de l'albanais  
par Jusuf Vrioni*

ÉDITIONS ZULMA  
*Paris • Veules-les-Roses*

*L'Hiver de la grande solitude*  
s'inscrit dans notre

**BIBLIOTHÈQUE IDÉALE  
DES LITTÉRATURES EUROPÉENNES**

Cet ouvrage a été financé avec le soutien  
de la Commission européenne.  
Cette publication reflète seulement les vues de l'auteur  
et la Commission ne saurait être tenue responsable  
de quelconque usage des informations qu'elle contient.



**Cofinancé par  
l'Union européenne**

Titre original :  
*Dimri i vetmisë së madhe*

© Librairie Arthème Fayard, 1998,  
pour l'édition en langue française des *Œuvres complètes*.  
© Zulma, 2022, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
ou sur *L'Hiver de la grande solitude*  
n'hésitez pas à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

Ismail Kadaré est né en 1936 dans le sud de l'Albanie. Il s'installe en France en 1990, et partage désormais sa vie entre Paris et l'Albanie. Son œuvre, traduite dans plus de quarante langues, a été récompensée par de nombreux prix, dont le prestigieux Man Booker International Prize en 2005. Il est considéré comme l'un des plus grands écrivains européens contemporains, et souvent cité pour le Prix Nobel de littérature.

Le présent roman a existé sous deux versions : la première, *L'Hiver de la grande solitude* (1973), a été virulemment attaquée par le régime. Kadaré en publiera une édition augmentée en 1978 – connue sous le titre *Le Grand Hiver* –, plus en accord avec la vision officielle d'un peuple solidaire de ses dirigeants. La version proposée ici est l'originelle.

« Un regard acéré sur les folies de la haute politique... Un attachement intime à l'aventure albanaise. Une empathie pour les individus qui en sont partie prenante. » *Le Monde diplomatique*

« Ce sont de véritables fresques, où en écho, les personnages et leur vie privée jouent un rôle majeur. »  
*Libération*



*Du même auteur chez Zulma*

QUI A RAMENÉ DORUNTINE ?

PREMIÈRE PARTIE

## Requiem pour l'été passé

Vers la fin du mois de septembre se leva sur la ville un vent d'une rare violence dont les tourbillons balayèrent les rues pendant plus de quarante-huit heures. Entre autres dégâts, bon nombre d'antennes de télévision furent renversées et la plupart tordues. Le vent tombé, durant plusieurs jours on vit les gens, montés sur les terrasses ou les toits, s'employer à les redresser. À côté des tubes métalliques, la tête encapuchonnée pour se protéger de la pluie, leurs silhouettes estompées semblaient très lointaines, comme hors du temps. On était maintenant au début d'octobre. À la radio, les bulletins ne cessaient de s'allonger. En effet, les conférences et les guerres, suspendues l'espace de quelques mois, avaient repris. On se battait à la périphérie des continents, cependant que dans les métropoles, les gouvernements, entre les murs de gris édifices séculaires, menaient des négociations. Il en était plus d'une centaine de par le monde entier, sans compter les pays qui, tels des êtres mythologiques bicéphales, en possédaient deux. À l'écoute des nouvelles, les gens avaient un peu le sentiment qu'on éprouve en entendant gronder le tonnerre quand on est soi-même à l'abri, bien au chaud. Et le bulletin météorologique clôturant les émissions venait encore accentuer cette sensation. L'Europe était plongée d'un bout à l'autre dans le brouillard, la moitié de l'Asie était d'ores et déjà couverte de neige,

et températures et pressions étaient telles qu'elles devaient inciter les cyclones à se mouvoir depuis le cœur des déserts. Après cela, quoi d'étonnant si les speakers, en souhaitant bonne nuit à leurs auditeurs, semblaient y mettre un soupçon de raillerie ?

Lorsque Besnik sortit, il était un peu plus de sept heures. La soirée était humide. Il avait plu. C'était la première fois depuis l'été qu'il voyait des gens en imperméable sur le boulevard, et il en fut surpris. L'automne était arrivé.

Les passants encombraient les trottoirs. Des hautes portes des ministères les employés sortaient en foule. Il chemina un moment parmi le flot des piétons, puis, s'étant aperçu qu'il n'avait plus de cigarettes, il entra dans un débit de tabac. En ressortant, comme il cherchait sa boîte d'allumettes dans sa poche, ses doigts heurtèrent un objet froid et lisse, un rouleau de pellicule. Il l'avait ôté de son appareil le samedi précédent, mais ne l'avait pas encore donné à développer. C'étaient des photos qu'il avait faites pendant les vacances. Le premier été que je passe avec Zana, pensa-t-il sans détacher ses doigts du celluloïd. Il l'avait photographiée un peu partout sur la plage de Durrës, et, après leur retour à Tirana, elle avait attendu impatiemment qu'il lui apportât ces photos. Mais il avait été suroccupé à son journal. Quelques jours auparavant, découvrant qu'il n'avait même pas extrait le rouleau de l'appareil, elle avait été quelque peu surprise de son indifférence. Il s'était excusé et, pour lui prouver la sincérité de ses regrets, l'avait sorti sous ses yeux. Attention, attention, il va être gâché ! Elle avait tendu les mains brusquement comme pour protéger de la destruction les images fixées

sur le film. Le voilage d'une pellicule, songea-t-il. La défiguration fulgurante des visages, l'effacement des cheveux, la suppression de la ligne que dessinait le bord de la mer. Il y avait là quelque chose de l'effet aveuglant d'une déflagration nucléaire, sujet sur lequel, ces derniers temps, la plupart des jeunes littérateurs avaient exercé leur veine poétique.

Il se souvint qu'il y avait un magasin de photos rue des Barricades. Il traversa la place Skanderbeg et prit la rue de Dibra. Sur le trottoir, devant la pharmacie, il aperçut Ben. Il l'avait souvent vu stationner à cet endroit avec des camarades de son âge. Ce soir aussi, ils étaient là, debout, appuyés contre le mur, les genoux de leurs longues jambes légèrement fléchis. Ils fumaient. Il lui avait dit plus d'une fois de ne pas rester là à fainéanter, mais il n'aimait pas beaucoup ce rôle de frère aîné qui a toujours quelque chose à reprocher à son cadet ; il pressa donc le pas et fit semblant de ne pas l'avoir vu.

Rue de Dibra, il se fraya difficilement un chemin à travers la foule. Les autobus rouges roulaient lentement tout en faisant miroiter sur leurs glaces les lumières des vitrines. Il s'engagea dans la rue des Barricades, et, marchant la tête levée pour déchiffrer les enseignes, il se heurta à plusieurs passants. Meubles. Articles ménagers. Café. Confections. Confiserie. Bar. Enfin voilà : Photos.

La boutique était pleine de clients. Il se plaça derrière un jeune homme corpulent aux cheveux blonds. À deux pas de lui attendait un soldat flanqué de deux jeunes filles, apparemment des lycéennes. Elles se parlaient à voix basse et semblaient faire effort pour se retenir de rire. Le soldat les regardait un peu tristement.

Pourquoi les gens se font-ils tant photographier ? se

demanda-t-il, et son esprit s'en retourna à Zana. Il n'aimait pas les photos. Ce doit être une survivance de l'islam, lui disait-elle parfois pour le taquiner.

« Et vous, camarade ? demanda l'employée au garçon obèse sans lever la tête de son carnet de factures.

— Une photo pour des papiers de stagiaire du Parti », dit le jeune homme blond d'un ton ferme.

Quand ce fut le tour de Besnik, l'employée le pria de décliner son identité. J'aime bien ton nom, lui avait dit Zana à la plage. Je suis heureuse de devoir m'appeler Zana Struga. Ça sonne bien !

Maintenant, pensa-t-il, il pleut sur toutes les plages. L'employée lui tendit la facture :

« Deux leks cinquante. Ce sera prêt vendredi ! »

Il prit le reçu et sortit. Dehors, une petite pluie s'était mise à tomber. Il marchait sous les stores des magasins en déchiffrant machinalement les enseignes du trottoir d'en face. Teinturerie. Bar. Pharmacie. Il se rappela que son père lui avait demandé de lui acheter quelques cachets de Librium. Dernièrement, ses nerfs paraissaient flancher.

Il traversa la rue et entra dans une pharmacie. Une jolie fille servait derrière le comptoir. Elle expliquait à un villageois le mode d'emploi de quelque médicament. L'homme l'écoutait d'un air hébété. Elle renouvela son explication en inclinant légèrement la tête et en répétant après chaque phrase : « Vous comprenez ? » Elle leva un moment les yeux comme pour demander secours aux clients qui attendaient. Son regard effleura celui de Besnik et elle lui sourit en ébauchant un haussement d'épaules.

Voilà le serpent, se dit-il. Ses yeux s'étaient posés par inadvertance sur le caducée de la pharmacie décalqué sur la grande vitre : une coupe et un serpent enroulé



autour. Qui avait bien pu imaginer symbole aussi répugnant ? Sûrement un malade mental. Moi aussi, j'ai peur des serpents, mais toi, vraiment, tu exagères, lui avait dit Zana lorsque, un jour, sur la route qui longeait la plage, ils avaient vu un serpent coupé en deux par les roues d'une voiture. Il lui avait alors parlé des serpents de Butrint. Elle avait pâli et fini par lui dire : « Assez ! Assez ! » Lui non plus n'avait guère envie de se les remémorer, mais ils lui revenaient malgré lui à l'esprit chaque fois que son regard tombait sur des timbres ou des cartes postales représentant le théâtre antique de Butrint. C'était un souvenir qui se rattachait à son premier reportage de journaliste. Jamais de sa vie il n'avait vu autant de serpents. Et il se disait que même les journalistes qui traversaient la jungle n'avaient peut-être pas l'occasion d'en rencontrer un si grand nombre. Il était parti d'urgence, tard dans l'après-midi. La route était sillonnée de motards de la police de la route. Villes et simples bourgades étaient toutes pavoisées de pancartes et de banderoles souhaitant la bienvenue au Premier ministre soviétique arrivé en Albanie quelques jours auparavant. Besnik devait se trouver à Butrint avant minuit. Ce serait peut-être un des premiers sites que Khrouchtchev visiterait. Lui-même n'avait jamais contemplé les ruines de la célèbre cité antique. Le lendemain, bien que fatigué par son long voyage, il se réveilla de bonne heure, se leva et sortit. Partout régnait une tranquillité insolite. Les murs de l'ancienne ville, les colonnes, les statues et le théâtre où avaient été jouées les tragédies grecques étaient là, à ses pieds. *Œdipe roi*. *Électre*. Tout était limpide et mort. De quelque part parvenaient seulement des coups de marteau. Quelqu'un fixait une banderole portant une phrase du dernier discours de Khrouchtchev à Tirana : « L'Alba-

nie deviendra un jardin fleuri en Europe.» Besnik descendit vers le bord de mer pour voir de plus près les statues et les gradins de l'amphithéâtre à demi plongés dans les eaux. Un torrent proche avait dû sortir de son lit, car les eaux étaient troubles et ruisselaient de tous côtés. On entendait leur clapotis paisible. Les statues mutilées semblaient jeter devant elles un regard de dédain malveillant. Et c'est alors qu'il aperçut subitement les serpents. Ils se traînaient sur la surface glauque des eaux avec une répugnante nonchalance. Besnik recula d'un pas, quand il entendit un rire. N'aie pas peur, ils sont morts. C'était Zef, de l'Agence télégraphique albanaise. Ils sont morts, répéta-t-il. Tiens, en voilà un autre, là-bas, près de la colonne. Je le vois, dit Besnik. On les a empoisonnés il y a quelques jours, fit Zef. Le marais alentour en était infesté, et ça présentait tout de même un certain danger. Tu comprends? Khrouchtchev a l'habitude de se promener à pied. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Pour parer à toute éventualité, on a déversé du poison dans les étangs. Tiens, en voici encore un autre, dit Besnik. Je trouve ça écœurant.

« Vous désirez? demanda la pharmacienne.

— Des comprimés de Librium.

— Vous avez une ordonnance? »

Besnik répondit.

Aujourd'hui, ce n'est rien encore, avait dit Zef, mais hier, et surtout avant-hier, le spectacle était à vomir. Ils glissaient à la queue leu leu au pied des statues. Zef indiquait l'endroit de la main : un orateur, un philosophe, un autre orateur. Tiens, tu vois, là-bas, ce groupe de statues? Celles aux bras brisés? Oui, celles-là. Elles représentent un chœur antique. Avant-hier, les serpents leur pendaient aux épaules. Assez, avait protesté Besnik,

je n'ai pas envie d'entendre ce genre de choses. Pourtant, il était resté longtemps à observer les serpents morts qui affleuraient de temps à autre à la surface des eaux troubles comme une vision de cauchemar. Certains d'entre eux se traînaient quelque temps sur les gradins du théâtre. Spectateurs d'Eschyle. D'*Œdipe roi*

« Voulez-vous passer à la caisse ? » fit la pharmacienne.

Dans la rue, la foule n'était plus aussi dense qu'une demi-heure auparavant. De nouveau il avait cessé de pleuvoir. Des passants regardaient les affiches des cinémas. Il avait remarqué qu'au fur et à mesure que la soirée avançait, augmentait aussi le nombre des badauds qui s'arrêtaient aux carrefours juste pour regarder les panneaux de publicité de films qu'ils n'iraient pas voir, parce que la dernière séance avait commencé depuis pas mal de temps, ou pour déchiffrer des écriteaux ou des horaires qui ne les concerneraient sans doute jamais.

Lui-même se serait maintenant peut-être arrêté devant quelque affiche, mais il se rappela qu'il devait passer chez Zana. Il se mit à presser le pas vers la place Skanderbeg. Il chemina le long des bâtiments silencieux des ministères. Les nombreuses fenêtres qui, une heure plus tôt, brillaient encore de vives lumières, découpaient maintenant sur les murs des rectangles encore plus sombres. Quelque part, à un premier ou deuxième étage, tintait une sonnerie de téléphone. Il sourit à part soi, sans raison. Il obliqua vers la droite et traversa le parc obscur pour déboucher dans la rue de la Poste centrale. De deux ou trois endroits parvenaient les accents d'une musique de danse. Derrière le vitrage embué d'un café se distinguaient confusément quelques silhouettes gélatineuses comme immergées dans le royaume des eaux. Partout, sur les lieux de travail et

dans les établissements d'enseignement, se déroulaient les premières soirées données à l'occasion de l'inauguration du mois de l'Amitié albanais-soviétique. En entendant cette musique, il éprouva un peu de vague à l'âme. Il se rappela qu'il aurait bien fait d'indiquer à l'employée du magasin de photos la sensibilité de la pellicule. Mais, au fond, ce n'était pas si important. Et puis, lui-même ne s'en souvenait plus avec certitude. À Butrint, Zef avait consommé la moitié d'un rouleau à photographier les serpents. Quelle saleté ! Il tâcha de les chasser de son esprit. Maintenant, après avoir sué un bon moment sous les projecteurs tout en écoutant d'horripilants conseils, le soldat devait avoir fini de se faire portraiturer. Les lycéennes aussi. Deux ans plus tôt, lorsqu'il avait retiré des photos pour ses documents de stagiaire du Parti, la jeune fille de service lui avait dit : « Félicitations, camarade ! »

Il avait atteint la maison de Zana. C'était une grande demeure bâtie sur deux niveaux. Comme dans la plupart des maisons bordant cette rue, le rez-de-chaussée était occupé par les propriétaires, une famille qui avait été déclassée après la guerre.

Besnik monta au premier et sonna. Ce fut la mère de Zana qui lui ouvrit.

« Tiens, Besnik ! Comme tu as bien fait de venir ! »

Elle avait à nouveau coupé ses cheveux, comme l'hiver passé, peu après les fiançailles de sa fille. Il constata avec plaisir qu'elle ne faisait pas son âge, encore qu'il l'eût préférée un peu moins bavarde. Maman est de nature joviale, lui disait souvent Zana. J'aimerais bien lui ressembler, mais, je ne sais pas pourquoi, je crains fort de devenir un peu mélancolique avec l'âge. Qu'en penses-tu ? Elle disait tout cela sur le ton de la plaisanterie, en minaudant, sachant que cette attitude n'était

pas pour déplaire à son fiancé. Chez lui, en général, on parlait peu. Non seulement son père, sa tante Rabo et lui-même, évidemment, mais même son frère cadet, Ben, n'étaient guère loquaces, ces derniers temps. Peut-être ce dernier l'était-il davantage avec ses camarades de la rue de Dibra, quand ils restaient là, l'œil un peu hagard, la cigarette aux lèvres, à regarder passer les filles. À la maison, par contre, il n'ouvrait presque pas la bouche. La seule que l'on entendait gazouiller était Mira. Mais c'était plus ou moins le cas de toutes les filles de son âge.

« Il pleut ? s'enquit la mère de Zana. Tu n'es pas trop mouillé ? »

— Non, dit Besnik, il vient à peine de commencer à pleuvoir. Il y a quelqu'un à l'intérieur ?

— Oui, ma sœur et son mari. »

Besnik lui lança un regard interrogateur.

« Mais oui, Skënder, reprit-elle à mi-voix, tu le connais, n'est-ce pas ? »

— Skënder Bermena, l'écrivain ? »

Liri se mit à rire.

« Bien sûr. Comme tu es drôle ! Tu ne sais donc pas que c'est le mari de ma sœur ? »

— Oui, oui, je le sais, dit Besnik, mais... Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu. Depuis... »

En fait, il ne l'avait pas revu depuis la soirée de ses fiançailles où il avait fait sa connaissance. De tous les proches de Zana, c'était celui qui fréquentait le moins la famille, et quand Liri lui eut dit : « Il y a ma sœur et son mari Skënder », Besnik en fut tout surpris.

Ah, je t'y prends, se dit-il en passant ses paumes sur ses cheveux. Ainsi, toi aussi, comme tous les simples mortels, tu rends des visites de famille !

« Ah, vous, les jeunes d'aujourd'hui ! » continuait de

chuchoter Liri d'une voix basse et caressante, cependant que Besnik se disait qu'il n'aurait jamais imaginé que l'écrivain bien connu Skënder Bermeta fut le mari de la tante de Zana.

« Bonsoir », fit-il en pénétrant dans la salle de séjour.

L'homme dont il avait vu tant de fois les traits dans les pages des revues littéraires ou à la télévision lui sourit. C'était un sourire en quelque sorte indépendant, détaché de tout ce qui se passait autour. Sur le canapé, à côté de son mari, longiligne et ne ressemblant en rien à Liri, sa femme écoutait attentivement ce qui se disait autour d'elle, sans participer à la conversation.

« Alors, Besnik, comment te portes-tu ? » fit le père de Zana.

Besnik eut un hochement de tête qui voulait dire « pas mal », et s'installa dans un fauteuil. La seule chose qui l'embarrassait dans ses entretiens avec son futur beau-père, c'était qu'il ne savait comment s'adresser à lui. Lorsqu'ils avaient fait connaissance, il l'avait appelé, comme tout le monde, « camarade Kristaq ». Mais, au bout de quinze jours, il avait trouvé ça un peu gênant. Zana elle-même, par deux ou trois fois, en les entendant deviser, s'était mordu les lèvres pour ne pas éclater de rire. Il ne pouvait tout de même pas l'appeler « Kristaq » tout court, d'abord parce que l'homme était vice-ministre, mais aussi à cause de son âge et d'une certaine autorité qui émanait de toute sa personne, de sa prestance, de sa voix, de sa démarche et même de sa manière de s'habiller.

« Bien, et vous ? » fit Besnik. Il avait fini par trouver un moyen terme. Il se bornait à le vouvoyer tout en évitant de s'adresser à lui par son nom. Bien entendu, au téléphone, c'était malcommode quand son futur beau-père décrochait le récepteur. Il était alors bien

obligé de lui dire « camarade Kristaq », mais, au bout du fil, tout était plus aisé, et du reste, le mot « camarade » s'harmonisait mieux avec les chiffres, le cadran, toute la morphologie du combiné. La véritable raison de cette inhibition, avait expliqué un jour Illyr quand ils en avaient discuté, c'est que le socialisme n'a pas encore pénétré toutes les cellules de notre être. S'il nous est difficile de dire « camarade Untel » à des personnes plus âgées que nous, c'est parce que l'ombre du mot « monsieur » tourne encore quelque part au fin fond de notre subconscient. Tout comme les ex-« messieurs » tourniquent au rez-de-chaussée de la maison où habite la famille de Zana, s'était dit Besnik.

« Voici l'automne qui revient », observa Kristaq, pensif, le regard fixé sur son futur gendre comme si ce dernier avait apporté avec lui de l'extérieur quelque symptôme automnal. De la main, Besnik secoua ses cheveux pour en chasser les gouttes de pluie.

« Oui, dit-il, le temps s'est gâté.

— Avant-hier, le dernier de nos ambassadeurs venus en congé est reparti, dit Kristaq d'un air un peu lointain, comme s'il parlait d'oiseaux migrants. C'est vraiment l'automne.

— En octobre, c'est bien normal, observa Liri.

— Le deuxième automne<sup>1</sup>, rectifia Skënder Bermena sans ôter la cigarette de ses lèvres. Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle ainsi.

— Ça ne se dit plus guère, remarqua Kristaq, si ce n'est dans les romans.

— C'est bien dommage, protesta Skënder Bermena.

---

1. En ancien albanais, septembre, octobre et novembre étaient appelés respectivement premier, deuxième et troisième automne. [Toutes les notes sont du traducteur.]

Moi, je trouve que les mots septembre, octobre et novembre sont trop arides, alors que “premier automne”, “deuxième automne”, “troisième automne” semblent bien plus évocateurs.

— Curieux, fit Kristaq, je n’avais jamais pensé à ça.

— Il y a là tout le drame du froid dont l’intensité monte d’acte en acte », poursuivit Skënder Bermena.

Les mouvements sévères de ses lèvres firent tomber la cendre de sa cigarette sur son genou droit, mais il ne le remarqua pas ou feignit de ne pas le noter. D’un geste nonchalant de la main, sa femme l’épousseta.

Au bout d’une minute, la conversation sur l’automne s’éteignit, comme toutes les conversations sur le temps.

« Où étais-tu, ces jours derniers ? demanda Kristaq à Besnik. On ne te voit plus.

— J’avais à préparer un long article.

— C’est toi qui as rédigé cette étude sur la crise au Proche-Orient qui a paru aujourd’hui ?

— Oui, avec un camarade.

— Du bon travail, mais, avant-hier, l’exposé sur le problème de nos importations n’était pas fameux. »

Besnik observait les lourds rideaux dont la teinte se mariait on ne peut mieux avec celle du divan marron et de la bibliothèque où étaient rangées les œuvres complètes de Lénine. Puis son regard se posa sur le poste de télévision. Il était complètement démonté. Un amas de fils et de lampes, ses entrailles, était étalé sur la table. On pensait à un hara-kiri.

« Il n’est pas détraqué, dit Kristaq qui avait capté son regard. On doit seulement y changer une lampe qui faiblit... Ce n’est pas parce que cet article critique un secteur qui me concerne par certains aspects, mais vraiment, tout cela reste très superficiel et l’analyse est faite



sans compétence particulière. En matière de commerce extérieur surgissent parfois des difficultés imprévisibles... »

Son regard croisa celui de Skënder Bermena dont les yeux, derrière leur gris très foncé, étincelaient d'une malice secrète.

Besnik ne savait trop quoi répondre. En fait, il n'avait même pas lu l'article en question.

« D'étranges imprévus, reprit Kristaq. Que penserais-tu si je te disais par exemple que l'Union soviétique a tardé à nous envoyer une cargaison de blé et que nous avons été obligés de nous adresser à une firme française ? Ce n'est pas là une simple supposition, ajouta-t-il en baissant la voix, et tu comprends bien que ce ne sont pas là des choses à ébruiter. Nous voici donc en présence de ce fait. Que faudrait-il faire, selon votre journaliste ? Se mettre à crier pour dénoncer ce retard ? Alors que la vérité est des plus simples : l'Union soviétique a elle-même connu des difficultés. Comme toujours les intempéries, ce sacré climat. En ce domaine, on ne peut être sûr de rien ! » s'écria-t-il, presque avec colère. Ses yeux se tournaient de tous côtés comme pour éviter le regard de Besnik.

Soit, le climat, pensa Besnik. Mais pourquoi s'énerve-t-il donc ?

Zana entra dans la pièce et la discussion s'interrompit.

« Bonsoir, lança-t-elle. Comment vas-tu ? »

Elle s'assit à un coin du divan et le fixa en souriant. Il aimait, elle le savait, les robes en imprimé léger, surtout après le retour de la mer, quand leurs jours sont comptés. Il regarda quelques instants sa dense chevelure brune aux reflets olive, ses bras et ses genoux qui semblaient s'obstiner à conserver le dernier soleil et,

furtivement, pour la millième fois peut-être, il pensa qu'il aurait une fort jolie femme pour épouse.

Elle sourit encore et, très naturellement, posa sa main sur la sienne, sur l'accoudoir du fauteuil.

« Tu te sens fatigué ? demanda-t-elle.

— Un peu. »

Venant de la salle à manger attenante, on entendait de légers bruits. Brusquement, Liri fit son entrée, débordante de vivacité.

« Vous prendrez bien un petit verre de raki avant de manger ? demanda-t-elle.

— Volontiers, fit Kristaq. Zana, allume la télé. C'est l'heure du journal. »

Malgré l'écheveau de fils qui s'en échappait, l'appareil fonctionnait.

« Évidemment, le climat... reprit Besnik. Il n'y a pas à chercher d'autres raisons.

— Sûr, renchérit Kristaq. Dans le rapport que nous avons rédigé hier avec le ministre des Finances, c'est précisément cette raison que nous avons énoncée : "question de climat". »

Le journal télévisé avait commencé.

« Tiens, voilà ton Proche-Orient », dit Zana.

Tous deux s'esclaffèrent. Sur le petit écran, des soldats casqués, chargés de leur barda, marchaient en plein désert. Il songea un instant au conscrit qui s'était fait photographe une heure plus tôt. Il devait sûrement être en train de regagner sa garnison sous la pluie.

« Les photos seront prêtes d'ici quelques jours, dit-il à Zana.

— Ah, comme c'est bien ! » fit-elle sans détourner le regard du petit écran.

Après le désert apparut une piste d'aéroport sur laquelle un gros avion de ligne venait d'atterrir. La

main à leur chapeau pour empêcher le vent de l'emporter, quelques hommes de haute stature descendaient la passerelle. Les photographes se bousculaient pour mieux se placer.

« Comme j'aime les aéroports ! » fit Zana à mi-voix.

Liri revint, portant un plateau avec des verres.

« Les négociations de Paris ont repris ? demanda-t-elle en jetant un coup d'œil oblique à l'écran pendant qu'elle posait verres et amuse-gueule sur la table. Voulez-vous encore des olives ?

— Non, merci, dit Kristaq, et, le regard tourné vers l'écran, il ajouta : Ce sont les ministres des Affaires étrangères réunis à Bruxelles.

— Il y a des jours qu'ils ne font que discuter, dit Liri. À leur place, j'en aurais assez. »

Cependant que la caméra suivait les hommes d'État qui se dirigeaient à grandes enjambées vers le bâtiment de l'aéroport, Zana approcha son épaule de Besnik et passa son bras sous le sien. Ses lourds cheveux embauaient, comme toujours.

« Zana, tu prendras bien un petit verre avec nous ? »

Zana eu un geste d'acquiescement.

« À ta santé ! » fit Kristaq.

En rapportant un nouveau verre, Liri demanda s'ils avaient entendu parler d'éventuels changements au ministère de l'Agriculture, mais personne ne lui répondit.

« Vous savez, reprit-elle, il paraît qu'avant-hier soir, on a vu le ministre marcher seul, trempé, sous une pluie battante. Il ne s'est vraiment rien produit ? »

Kristaq l'interrompt : « Liri, dit-il, que ceux qui habitent au-dessous – et il pointa l'index vers le plancher – colportent de ces mauvais ragots politiques, passe encore, mais toi ?

— Oh ! fit Liri.

— Il n'y a pas de oh ! – reprit Kristaq, tu as tort de dégoïser sur un camarade qui occupe une telle fonction.

— Mais justement, un homme qui occupe un tel poste doit savoir respecter certaines formes et ne pas...

— Mais il peut arriver à n'importe qui d'être surpris en chemin par la pluie, répliqua Kristaq. Et s'il pleut très fort, il sera naturellement trempé, n'est-ce pas ? fit-il en se tournant vers ses hôtes.

— Bien sûr, acquiesça Skënder Bermena. Ne venons-nous pas de parler de climat ? »

Kristaq s'esclaffa en hochant la tête.

« Oui, de climat, et du deuxième automne ! »

Tous se mirent à rire et les fourchettes qu'ils tenaient à la main semblaient participer à leur gaieté.

Quand les rires se furent éteints, la sœur de Liri se pencha vers son mari pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille.

« Vous nous feriez plaisir de rester à dîner, dit Kristaq.

— Nous resterions bien volontiers, répondit Skënder Bermena en regardant Besnik, mais nous sommes invités chez des amis. Nous sommes même déjà un peu en retard. »

Ils se levèrent et, quand l'écrivain passa sous le grand lustre, Besnik nota avec étonnement, dans ses cheveux châtain, un flamboiement rougeâtre presque semblable à celui qui embrasait la chevelure de Diana, l'amie de Zana. Ah, bien sûr, se dit-il, ils sont parents, et il fut sur le point d'exprimer cette pensée à voix haute.

« Voilà comment sont les écrivains, dit Liri après qu'ils furent sortis. Quand leur vient l'inspiration... »

Les yeux de Zana cherchèrent le regard de Besnik.

Maman sort souvent des banalités, lui disait-elle, mais n'y prête pas attention, au fond elle a bon cœur.

Besnik vida son verre. Le raki lui parut excellent.

Le téléphone sonna. Liri se leva aussitôt. Elle était leste, encore qu'elle parût assez forte, surtout par contraste avec son mari quand elle était assise auprès de lui. Besnik, dont le regard se posait par moments sur une vieille photo de Kristaq en uniforme de partisan, avec son visage allongé, ses traits tirés, s'étonnait qu'après tant d'années il eût si peu changé.

« Tiens, sers-toi, dit Kristaq en lui tendant une assiette d'olives, elles sont très bonnes. »

Dans le couloir, Liri continuait de parler au téléphone.

« Un coup d'État », dit Zana en indiquant du doigt le petit écran.

Ils tournèrent la tête et regardèrent pendant quelques secondes, sans curiosité. Une place au cœur d'une ville quasi déserte, avec un grand mouvement de foule au milieu.

« Bof, fit Kristaq en détournant le regard, ce genre de choses est devenu si courant ! »

Ils se mirent à parler des exportations d'olives et de tabac. En fait, Besnik était plutôt spécialisé dans les questions économiques, bien qu'il s'occupât aussi parfois de problèmes de politique extérieure, notamment en rapport avec le Marché commun ou les approvisionnements en pétrole.

« Et où ce coup d'État s'est-il produit ? » demanda Kristaq au bout d'un instant.

Zana haussa de nouveau les épaules.

« Bah... j'ai oublié ! »

— Indifférente ! » dit Kristaq en agitant le doigt d'un air de reproche.

Besnik se mit à rire.

Liri dit enfin « au revoir » au téléphone. Un moment après, elle apparut à la porte et demanda :

« Alors, voulez-vous qu'on dîne ? »

La salle à manger était contiguë à la cuisine. C'était une pièce agréable, peinte en vert clair. Près de la fenêtre, un gros cactus émergeait d'un pot. Sur le mur était accrochée une nature morte.

« J'ai fait des *tagliatelles*, comme tu les aimes », dit Liri à Besnik en le servant.

Kristaq émit une boutade. Oui, c'est sûrement une question de climat, pensa Besnik dans un éclair. Sinon, il ne serait pas de si bonne humeur. L'histoire des serpents, elle aussi, était une question de climat. À cause des fortes précipitations. Pourtant, lorsque Zef, de l'ATA, en avait montré les photos au chef du personnel, celui-ci, en les examinant, avait dit : « Faut avoir un drôle de goût pour photographier des serpents morts ! »

Kristaq versa du vin dans les verres. Besnik n'avait pas grand appétit, mais il mangea presque à la hâte de peur que Liri ne lui dise : « L'appétit vient en mangeant », phrase qu'il détestait sans trop savoir pourquoi. Tout en mastiquant, il déchiffra machinalement l'étiquette de la bouteille d'eau minérale. Lithiases et hépatites. Affections gastriques et divers troubles de la digestion.

Puis Liri leur servit un bifteck avec des frites et une salade russe.

La conversation à table se poursuivait, très détendue. Une conversation dont on pouvait sortir librement pour y rentrer tout aussi aisément et la retrouver telle qu'on l'avait laissée, plaisante et un peu vague.

« Et voici la crème au caramel de Zana », dit Liri en tirant du réfrigérateur quatre petits ramequins.

La crème au caramel de Zana, songea Besnik. C'était une de ses spécialités, liée à elle. Se perdant dans une brève rêverie, il pensa qu'ils allaient dormir ensemble une infinité de nuits.

« Félicitations, badina Kristaq. À ceci près que tu as commencé ta formation culinaire par la fin.

— Elle a tout le temps de la parfaire, observa Liri.

— Non, dit Zana, je n'ai pas tellement de temps.

— Pourquoi donc ? Quand pensez-vous vous marier ? »

Elle fixa Besnik.

« Au début de janvier, peut-être. »

Liri fit rapidement osciller son regard de l'un à l'autre, cherchant à saisir dans leurs yeux si cette hâte obéissait à quelque motif. Rien de plus naturel : après les vingt jours qu'ils avaient passés ensemble à la mer, un tel doute était justifié. Mais leurs visages demeurèrent impassibles sous son regard.

« N'est-ce pas un peu tôt ? finit-elle par demander.

— Pourquoi ? » demanda Zana.

Elle a eu la même idée que moi, se dit Besnik en regardant furtivement ses pommettes saillantes qui projetaient une ombre sur le bas de sa joue. Des nuits et des nuits. Comme à l'hôtel de la plage. Il cligna des yeux. Il imagina le sable, là-bas, maintenant durci par la pluie, et l'été passé lui semblait appartenir à une autre époque.

Kristaq alluma une cigarette.

« Pourquoi te mêles-tu de ça ? dit-il à Liri d'un ton léger en tirant une bouffée de sa cigarette. Ils feront comme il leur plaît. Allons prendre le café à côté », ajouta-t-il en se levant. Besnik le suivit. Zana et sa mère les rejoignirent un moment plus tard. Zana s'assit sur le divan à côté de lui. Elle avait noué ses cheveux avec un ruban bleu. Pourquoi ne nous marierions-nous pas

en décembre ? pensa-t-il.

« Regardons ce qu'il y a à la télé », dit Liri en pressant sur le bouton. Sur l'écran se dessinèrent d'abord deux silhouettes confuses qui se mouvaient comme en plein brouillard, puis l'image s'éclaircit et l'on distingua deux hommes qui se rouaient de coups.

« De la boxe, fit Besnik.

— Oh, je déteste ça ! » s'exclama Liri.

Ce devaient être les derniers rounds, car les boxeurs paraissaient à bout. Ils avaient complètement baissé leur garde. Il y avait quelque chose de monstrueux dans la gaucherie de leurs gestes.

« Oh ! » fit brusquement Zana. Un des boxeurs était allé au tapis. L'arbitre, debout devant lui, jambes légèrement écartées, se mit à compter. Le boxeur se redressa sur ses genoux, prit appui sur les cordes et, tout en suivant de son œil tuméfié la main de l'arbitre qui montait et descendait, tenta de se relever, mais il n'y parvint pas et retomba à terre.

« C'est horrible, dit Zana. Moi, je souffre rien que de regarder ça. »

L'autre boxeur se mit à gambader sur le ring en saluant la foule qui l'acclamait.

« Quel sport barbare ! » fit Kristaq.

Liri servit le café. Peu après fut transmis le dernier journal télévisé. De nouveau apparurent sur l'écran les soldats casqués avec leur barda sur le dos, marchant dans le désert. Tiens, voilà ton Proche-Orient... Besnik consulta sa montre. Il était minuit passé.

« Il est tard, dit-il en se levant.

— Bonne nuit, dit Kristaq d'une voix étouffée par un bâillement.

— Bonne nuit, Besnik. Reviens vite nous voir », dit Liri sur le pas de la porte.



Zana, accrochée à son bras, descendit l'escalier pour l'accompagner. Il lui passa par l'esprit qu'il était facile d'atteindre au bonheur en gravissant ou en descendant des escaliers. Au rez-de-chaussée de la villa, une des fenêtres était encore faiblement éclairée.

« Tu crois que les photos que nous avons faites à contre-jour seront réussies ? » demanda-t-elle d'une voix ensommeillée.

Il l'embrassa dans le cou et elle se blottit doucement contre son épaule. Après trois semaines d'ardente intimité à la mer, ils s'étaient vus plutôt rarement le mois dernier et Besnik avait à nouveau grande envie de tout ce qui était elle. Ils s'étreignirent longuement, mais leur volupté était plus faite de souffrance que de plaisir. La première, elle s'arracha à son étreinte.

« Pourquoi ne nous marierions-nous pas en décembre ? » murmura-t-il dans un léger gémissement.

Elle lui passa la main dans les cheveux.

« Pour l'instant, bonne nuit.

— Bonne nuit ! »

En ouvrant son parapluie, il se rappela la petite discussion sur le ministre trempé comme une soupe et il se mit à rire.

Ils s'accompagnent dans l'escalier, ils se bécotent et se disent bonne nuit, songeait la vieille Nurihan en se servant de la camomille. Nuit sinistre. Un moment, elle tendit l'oreille pour écouter le bruit de pas qui s'éloignait. Si au moins je pouvais dormir ! Elle ne comprenait pas bien s'il pleuvait ou si elle avait des bourdonnements dans les oreilles. Je mourrai sous cette pluie, se dit-elle. Ma tombe se remplira de camomille jaune.

Dans ses doigts tremblotants, la petite cuiller tintait contre la tasse. Qu'est-ce qu'ils ont dit contre le jour ? Pourquoi disent-ils toujours des choses terribles ?

Depuis vingt ans, elle n'entendait que des choses terribles. Classe renversée, songea-t-elle, et tu as été justement mise ici en bas pour entendre ce genre de choses.

La porcelaine résonnait plaintivement dans sa main. Voilà, se répéta-t-elle. Nous en bas, eux en haut. Nous dans les rez-de-chaussée et les caves, enfoncés comme dans l'enfer, eux au-dessus de nous, avec leur belle vie et leurs nouvelles du jour. Ils se raccompagnent dans l'escalier, ils s'embrassent après leurs soirées.

Elle marmonna ainsi un bout de temps, à son habitude. Maman, lui disait souvent Marc, pourquoi te tourmentes-tu ? À présent, toute cette histoire est définitivement réglée. Bien qu'elle refusât de s'y résoudre, elle donnait raison à son fils. Cette histoire avait effectivement pris fin. Elle s'efforçait de ne pas se tourmenter, mais il suffisait parfois d'une petite chose, d'une toute petite chose pour raviver ses plaies. Tout en continuant de tourner sa cuiller dans son infusion, elle regarda le chandail bleu ciel à peine commencé qu'Émilie avait oublié sur le vieux canapé. Et ce chandail, la première commande de ce début d'hiver, lui rappela comme chaque année l'horrible prédiction de la fameuse voyante Hantché Haïdié, en ce mois de novembre 1944, quelques jours avant le grand bouleversement : « Vous, femmes qui attendez de connaître votre sort en silence, telles des araignées vous tricotez, tricotez pour gagner de quoi vivre, malheureuses araignées que vous êtes ! »

« Sorcière, grommela Nurihan à part soi. De tous les maux, comment as-tu fait pour deviner celui qui devait

durer le plus longtemps ? Tout au long de l'hiver, ils viennent faire la queue pour nous commander des pulls, avec en permanence comme une lueur de raillerie dans leur regard, qui semble dire : vous êtes tout juste bons, vous autres bourgeois, à nous tricoter des chandails et nous coudre des robes. Comme Émilie est timide et humble devant eux ! Comme tous, même Marc, qui est pourtant jeune, se montrent serviles en leur présence ! »

Elle se mit à boire sa camomille à petites gorgées. Et chez nous, songea-t-elle, il y a beau temps que personne n'ose plus dire du mal d'eux. De vraies araignées, voilà ce que nous sommes devenues. Nous n'avons plus de nerfs. Nous errons comme des ombres, en silence. Tisse, tisse, araignée d'Émilie !

Après avoir avalé la moitié de sa tasse, elle se mit à touiller de nouveau son infusion qui lui paraissait amère.

Elle fut sur le point de s'écrier : « D'où s'est donc levé ce vent démentiel qui nous a tous balayés ? De Sibérie, du désert de Gobi ? Qui sait quelles grosses araignées venimeuses il y a par là-bas ? Que cet hiver m'emporte au plus tôt ! Je ne sens plus ma main droite. Que je cesse de languir comme une épave abandonnée dans un monde étranger ! Un monde nouveau... Si au moins je pouvais m'endormir ! Ne pas entendre leurs pas dans l'escalier. Ni leurs propos incompréhensibles contre le jour... »

« Renversés. Relégués dans les rez-de-chaussée, les caves, se répéta-t-elle. Mais il y a encore plus profond : sous terre ! »

Comme d'habitude, elle revit en pensée des amis à elle qui n'étaient plus ; puis son cerveau engourdi évoqua longuement les morts, tous les morts. Des milliards et des milliards couchés sous terre dans les

positions les plus diverses, sur le dos, sur le côté, à plat ventre, bras en croix, suivant les rites et coutumes des divers peuples, ils enveloppaient comme d'un invisible filet le globe terrestre, réseau de squelettes qui devenait de plus en plus dense. Ainsi figés tout autour du globe, ils étaient un peu comme la boîte crânienne enveloppant le cerveau de la planète.

Les morts régneraient incontestablement sur le monde s'ils n'étaient pas encore plus divisés que les vivants, songea-t-elle. Elle marmonna encore un bon moment en tenant sa tasse à la main. Puis elle finit de boire son infusion et se coucha. Elle entendait au loin une musique de danse. Elle chercha à se représenter comment les vapeurs de camomille montaient jusqu'à son cerveau. Monte, monte, jaune camomille ! Rien ne bouge plus, songea-t-elle un moment après. Il pleut partout. Et nous languissons sous la pluie. La pluie et la dictature du prolétariat. Vent fou qui nous a tous renversés, murmura-t-elle en frissonnant sous ses couvertures. Sibérie. Désert de Gobi. Désert de Nurihan.